

Michel Chauvière

En ouvrant sur une belle et forte citation de Louis Althusser à propos de l'idéologie et de la philosophie, Michaël Pouteyo s'interroge et nous interroge sur ce que la philosophie peut encore avoir à dire sur l'enfant, les professionnels et les institutions dédiés, et sur sa légitimité à le faire. Tout n'a-t-il pas déjà été établi sur le sujet, notamment par les penseurs du travail social, de l'éducation du petit d'homme et par les dénonciateurs des maltraitances institutionnelles dont il serait la victime, à la maison, à l'école, à l'église, dans le milieu sportif ou au travail?

Reste tout de même la question irréductible des enfants en marge. Quels sont leurs droits? Comment qualifie-t-on leur différence? Quelles institutions leur sont réservées et pour y faire quoi? Afin de les accompagner, pourquoi existe-t-il des professionnels de l'éducation dite surveillée, spéciale ou spécialisée? Quels liens sont soit encouragés soit entravés entre différentes institutions qui toutes déclarent vouloir agir dans l'intérêt de l'enfant? Ce sont autant de questions que l'auteur connaît bien en raison de sa double expérience personnelle et professionnelle. Mais, ce qui n'est assurément pas très courant dans les milieux de pratiques dites spécialisées, Michaël Pouteyo a d'abord fait des études de philosophie avant de devenir éducateur et il en fait aujourd'hui une ressource supplémentaire pour aller plus avant dans son travail critique.

Il a donc conçu le projet d'étudier les rapports entre les pratiques et les langues, les idéologies et les institutions, dédiées ou adressées à l'enfance en marge. Le sujet n'est certes pas nouveau, mais ici l'approche est différente. Car le philosophe éducateur qu'il est s'y engage à partir de l'œuvre de Fernand Deligny, éducateur, écrivain, cinéaste (1913-1996).

Fernand Deligny est notamment connu pour ses «tentatives», dont trois tout particulièrement : au sein du Centre d'observation et de triage de Lille durant les années d'après-guerre, dans le cadre de la Grande Cordée des années cinquante, puis dans les Cévennes où il accueillait des enfants autistes, durant la période 1970-1980. Son long parcours est passionnant pour lui-même mais aussi parce qu'il traverse et révèle les enjeux et les réponses des premières décennies de ce qu'il a été convenu d'appeler le temps de l'enfance dite inadaptée puis handicapée. En son temps cependant, sans doute parce qu'il était trop déroutant pour la pensée dominante, Fernand Deligny a été tout à la fois admiré et marginalisé, héroïsé et critiqué, notamment pour ses livres et ses films souvent disruptifs. La réédition en 2007 d'une grande partie de ses œuvres écrites, par les éditions de l'Arachnéen, divers travaux universitaires en cours sur sa façon de «camérer» et différents colloques ici et là ramènent aujourd'hui à Deligny. Et c'est heureux.

S'agissant de comprendre ce qu'il a tenté d'incarner et de nous transmettre, autrement dit ses combats, je partage avec Michaël Pouteyo une double conviction : d'une part, revenir à Deligny est non seulement juste et amplement mérité mais aussi heuristique pour aborder les enjeux de l'éducation, qu'elle soit spécialisée ou non ; d'autre part, choisir le prisme des «idéologies de l'enfance», pour reprendre le titre de l'ouvrage de Pierre-François Moreau, son directeur de thèse, permet d'éviter toutes les surenchères idéalistes qui accompagnent aujourd'hui le déploiement de l'idéologie techniciste et les politiques publiques d'orientation sociale.

Pour charpenter son travail, le philosophe qu'il est a fait le choix judicieux de s'intéresser avant tout au langage, ou plus exactement à la production du langage, autrement dit, à la production des idées et à leur enchaînement rationnel dans un contexte donné. Pour cela, il puise dans des sources variées : historiques bien évidemment, mais aussi pénales, psychiatriques, journalistiques et associatives, cherchant à dégager dans chacune «la raison qui préside aux mouvements qui ont lieu dans et par le langage», comme il le précise dans son introduction.

Réaliser une telle histoire matérialiste des idées concernant l'enfant en marge n'est assurément pas aisé. Pour lui, «les idées naissent du réel, s'en extraient et y retournent, pour s'agencer avec d'autres idées». De surcroît, elles sont toujours formulées par des individus situés dans un langage socialement déterminé. C'est pourquoi Michaël Pouteyo a cherché à combiner des approches biographiques et politiques mais aussi textuelles. Puisque les idées se lisent, se déposent et se diffusent, c'est à la réalité textuelle du domaine qu'il veut en particulier s'attacher, elle-même se trouvant toujours à la croisée de différents registres, de différents styles, de différentes traditions de discours.

Pour préciser davantage sa façon de travailler dans les trois registres biographiques, politiques et textuels, Michaël Pouteyo nous livre, dès son introduction, une réflexion stimulante sur les possibles pratiques de l'histoire, quand il s'agit de s'attacher à l'histoire des idées autant, sinon plus, qu'à l'histoire des faits et des acteurs, la plus généralement pratiquée dans le domaine de l'enfance en marge. C'est tout à fait éclairant et précieux.

Il dégage en effet trois manières de faire l'histoire, parfois combinées entre elles. Pour simplifier ses propos, disons qu'en premier lieu, il existerait une histoire «par le haut». Les objets étudiés sont les lois, les décrets, les textes divers qui instaurent et réglementent un domaine, une institution. Pour reprendre ses termes : l'historien revient en arrière, il séquence et cherche ce qui peut scander le temps, ce qui peut marquer le début et les étapes d'une histoire. Les événements sont rapportés les uns aux autres de manière surtout continue, le temps est linéaire. J'ajouterai qu'elle se nourrit souvent de l'idée de progrès.

Or, précise-t-il encore, ces lois ou règlements, et autres textes officiels, sont produits par une autorité, qu'elle soit politique ou administrative. Dans ce flux, les rares individus qui surnagent deviennent les personnages principaux. Leur action est reconnue et leur nom est souvent associé aux textes ou aux institutions qui voient le jour grâce à eux. «Délié de toute motivation subjective, l'individu est pris comme une somme de déterminations objectives qu'il faut corrélérer avec celles qui caractérisent l'objet examiné».

Dépassant ces considérations surtout nationales, une seconde voie cherche à examiner la manière dont les normes se déclinent plus concrètement, sur un territoire donné, autour d'une population précise ou dans un type d'institution. «Les documents sont moins prescriptifs», place est donc faite aux témoignages, archives locales, lettres, photographies, comptes rendus de conseil d'administration ou de réunions, etc. plus ou moins contextualisés. Valeurs, engagement, personnalité, méthodes et toutes sortes de matériaux biographiques permettent d'éclairer, d'affirmer ou de compléter les approches *top down* et de dessiner plus finement les réseaux. Ce qui fait mieux penser les interactions entre les individus et progresser dans la compréhension plus fine et plus nuancée de l'institutionnalisation du domaine concerné. J'ai personnellement plutôt travaillé de cette façon.

La troisième voie retenue privilégie une histoire «par le bas». Elle s'attache à montrer la réalité des décisions politiques, des réglementations institutionnelles, des idéologies à l'œuvre, à partir de «la réalité existentielle, vécue ou exprimée, par les individus concernés». C'est l'envers du décor. Elle s'appuie sur toutes les formes de recueil de leur expérience propre, du témoignage à la description minutieuse

du quotidien. Référence est alors faite à Michel Foucault pour qui «les discours – savants, institutionnels, politiques – s’inscrivent dans l’organisation même des corps et des esprits, dans leur encadrement et leur disciplinarisation» (ici, p. 23). La visée se fait alors beaucoup plus critique, voire déconstructive.

S’agissant du travail et du langage delinéens, Michael Pouteyo emprunte habilement à ces trois manières de faire. Une pareille transversalité lui permet non seulement de rendre compte des propres valeurs et conceptions politiques de Fernand Deligny, ce dont il ne fait d’ailleurs pas grand mystère, mais aussi de voir, à travers les attaques et les critiques qu’il porte à l’encontre du domaine naissant de l’enfance en marge, quel en est l’arrière-plan idéologique à cette époque. Pour le dire autrement, il ne s’agit pas de faire une photographie du domaine de l’enfance en marge entre les années quarante et soixante-dix, mais au contraire de montrer les oppositions, les alliances, les affrontements sur lesquels cette institutionnalisation se construit.

Michaël Pouteyo en tire une très utile approche de l’institution. Elle ne peut pas être ramenée à un donné fixe et déterminé, elle apparaît plutôt comme «une tentative de résolution de problèmes pour lesquels les solutions sont multiples, divergentes, parfois opposées». Autrement dit, il faut situer l’institution au cœur des mouvements qui lui ont donné naissance comme de ceux auxquels elle a dû faire face pour durer. Croiser l’histoire du domaine avec la pensée et le travail de Deligny, analysé de la sorte, donne finalement de solides indications sur le sens de ce qui se trame.

J’ai personnellement rencontré à deux reprises, vers 1976 et 1977, Fernand Deligny dans les Cévennes alors que je travaillais sur la naissance du domaine dit de l’enfance inadaptée durant les années quarante, et tout spécialement sur le rôle déterminant de Vichy et de l’après-guerre. Depuis ce premier travail, je continue de penser qu’il existe véritablement un effet Deligny, entre tentatives et critiques, avec des hauts, des bas et de nouveau des hauts. Le travail pionnier de Michaël Pouteyo permet de le mieux comprendre. Il éclaire de façon renouvelée les contradictions et tensions idéologiques au sein d’un secteur spécifique d’activités éducatives et sociales en train de naître pendant la guerre et après la Libération, puis de prospérer dans les décennies suivantes.

Hélas, dans les circonstances actuelles un Fernand Deligny n’est plus guère possible. Les autorités politiques et administratives ont depuis quelque temps toutes sortes de raisons économiques discutables de considérer que le social n’est finalement qu’un investissement comme un autre, qu’il est donc légitime d’économiser sur son financement, voire d’autoriser des investisseurs privés adeptes du capital-risque à y faire du

profit, et pour cela de le réduire à une simple production de services et de dispositifs finalisés, soumis à une évaluation normative permanente. Ce qui conduit à faire taire toute approche politique, clinique et critique de ces sujets et de réduire les métiers du travail social à de la main-d'œuvre, dominée par le nouveau marché du travail.

Malgré tout, bon an mal an, Deligny a gardé une place unique et même incontournable dans l'imaginaire des professionnels de l'humain. Ce qui s'éclaire à la lecture de l'ouvrage posthume de Fernand Deligny publié en 2017, mais préparé dès 1984-1985, *Lettre à un travailleur social*, préfacé par un autre philosophe, spécialiste de Spinoza : Pierre Macherey.

Tout le travail extrêmement bien documenté et conduit de façon millimétrée de Michaël Pouteyo non seulement fait revivre la pensée et l'action, la langue et la grammaire particulièrement riches de Fernand Deligny, mais il contribue surtout et de façon très neuve à l'analyse matérialiste de l'arrière-plan idéologique du domaine de l'enfance en marge. Ces deux plans valent tout à la fois pour celles et ceux qui lisent et liront Fernand Deligny, mais aussi pour celles et ceux qui sont engagés dans l'écriture de l'histoire de ce segment d'action éducative et sociale.

Cet ouvrage donnera des armes aux professionnels bousculés et surtout déboussolés par les procès en illégitimité et en incompétence très répandus aujourd'hui. Quand la *novlangue* des managers étouffe et anéantit la grammaire des métiers, c'est bien une affaire de langage. Fernand Deligny l'avait bien compris et le travail de Michaël Pouteyo le remet en lumière.

